

# Le village du Guilvinec en 1840

par Pierre-Jean BERROU

Comme chacun sait, la population du Guilvinec provient d'un afflux progressif de gens venus d'ailleurs, très souvent d'origine paysanne et presque totalement bigoudenne, à preuve le costume unique porté par les femmes.

Les nouveaux arrivés n'ont pas constitué des cellules isolées ou juxtaposées. Très vite, ils se sont fondus par leurs intérêts communs et par les mariages dans la population autochtone pour donner un ensemble extrêmement homogène, remarquable encore par son unité jusque la dernière guerre mondiale.

Il est vrai que la mer était un ciment qui liait étroitement les hommes presque tous pêcheurs et qui faisait vivre les ouvrières des conserveries, au rythme des équipages.

Chacun se sentait concerné par les événements de la communauté, bonnes campagnes de pêche ou au contraire crises sardinières, méventes du poisson, etc. Dans une population si mêlée, tous avaient quasiment les mêmes joies, les mêmes ambitions, les mêmes deuils aussi, causés par les fréquents naufrages.

Et puis, cette population a éclaté, dispersant ses membres aux six coins du pays. Alors, beaucoup d'entre eux sont devenus avides de retrouver leurs racines communes. C'est ce que nous nous proposons de faire en étudiant le petit village du Guilvinec de 1840, avant qu'il connaisse le grand élan qui allait bouleverser l'ensemble de la société française.

La grande histoire n'a certes pas beaucoup touché Le Guilvinec; pas de grand homme, pas d'événement extraordinaire dans notre cité. Mais l'histoire des Français n'est pas seulement faite d'actions d'éclat; elle est aussi la somme des histoires même modestes des individus.

## L'EXPLOITATION DE LA TERRE : PROPRIÉTAIRES ET DOMANIERES

Le territoire qui deviendra plus tard la commune du Guilvinec, comprenait plusieurs hameaux espacés comme Lohan, Ruhaor, Kerfriant, etc., aujourd'hui englobés dans l'agglomération mais ayant gardé quelques uns de leurs caractères anciens.

L'état des lieux au début du 19<sup>e</sup> siècle était quasiment le même que 100 ans auparavant. Les plus vieux documents descriptifs des années 1700, révèlent les mêmes édifices, les mêmes domaines agricoles, les mêmes parcelles labourables. Dans ce paysage figé depuis des siècles, les premières constructions nouvelles ne datent que de 1843.

Mis à part quelques petits "coqs de village" comme les Le Brun, les Leroux et surtout Jean Stéphan qui possédait l'ensemble des 9 hectares de Rufoligou, la plupart des propriétaires fonciers étaient des étrangers à la commune, héritiers des anciennes familles nobles comme les de Derval, Fleuriot de Langle, ou bourgeois des villes voisines, Arnout avocat, Brizel et Daoulas négociants de Pont-l'Abbé, Verrye et Coïc notaires, etc. Dupont de Rennes. La Demoiselle de

Derval de Quimper possédait tout le polygone qui s'étend de Men-Meur à Tal-ar-Groas en passant par la rue de la Palue soit environ 30 hectares plus les 7,5 ha de Poriguénor, etc.

Les exploitants agricoles étaient presque tous des domaniers selon "l'usage de Cornouaille". Ils possédaient les "édifices et superficies" (bâtiments, arbres, bétail, récoltes) mais pas le foncier. Le loyer ou rente convenancièrre était la plupart du temps payé en nature. Ainsi en 1811, Jacques Coïc, Henri Jaouen, Mathurin Guichaoua, Jean Criquet, Sieur Joseph Pierre Simon préposé à la douane impériale, tous les cinq domaniers de Demoiselle Le Gat de Pont-l'Abbé, devaient lui donner ensemble chaque année, au terme de la Saint-Michel "14 décalitres de bon blé sec, 14 décalitres de seigle, 126 décalitres d'orge, 32 décalitres de bleds noirs et 7,40 F en argent" pour les 3,5 hectares exploités.

Tout en étant "propriétaires" des bâtiments, les domaniers pouvaient être congédiés au bout de 9 ans. On leur remboursait alors la valeur des édifices ou "droits réparatoires". Pour ne pas connaître ce sort, il valait mieux alors, graisser la patte du foncier. Ainsi, les sus-nommés, versèrent devant notaire "une somme de 150 F de commission gracieuse non restituable", ce qui équivalait à plusieurs années de loyer supplémentaires. Conséquence, les domaniers n'entretenaient pas vraiment leur habitat. D'ailleurs, ils ne pouvaient "construire de nouveaux édifices, là où il n'y en avait pas encore eu, ni rien innover aux dimensions ni à la nature (des matériaux) et qualité".

Cette situation changera progressivement après 1850 lorsque des domaniers entreprenants, très souvent en même temps marins-pêcheurs, achèteront les terres de leur domaine aux héritiers de Dille de Derval.

En marge des vrais paysans propriétaires comme Jacques Trébern, Hervé Coupa, Jean Stéphan qui disposaient en outre de nombreux aides agricoles, valets ou domestiques, vivaient des journaliers qui ne possédaient aucun bien au soleil. Ils habitaient en location chez les domaniers ou petits propriétaires dans des pentys obscurs ou dans des masures, changeant souvent de domicile, offrant au jour le jour leur force de travail aux fermiers. Parmi eux, quelques veuves assez démunies. Les plus aisés d'entre eux louaient quelques parcelles, possédaient parfois une vache et une petite basse-cour.

En Bretagne leur nombre avait tendance à augmenter. Au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, on atteignait le maximum de population rurale et un manque de terre se faisait sentir. Au Guilvinec, ces journaliers et leurs enfants entendront bientôt l'appel de la mer au moment de l'essor de la pêche.

L'originalité du territoire de la section G dite du Guilvinec, était d'être fortement marquée par les pratiques communautaires. Sur les 245 ha de cette section, 98 ha étaient constitués de terres vagues et vaines, palues, boutinachou, bords de mer, marais, ménez en lande, terres communes ou chacun pouvait laisser paître librement son troupeau, vaches, chèvres mais aussi moutons. Le Château de Kergoz avait un berger ainsi que Sébastien Biger tisserand à Prat-an-Ilis (le petit J. Talouarn de 11 ans).

## NOTRE HISTOIRE LOCALE

Certains de ces vagues seront partagés entre les co-utilisateurs ou "communistes", à la suite de la loi de 1850 mais surtout sur l'insistance du Docteur Le Clech de Pont-l'Abbé, nouveau propriétaire du Château de Kergoz qui se plaignait (à tort) de l'envahissement et de l'empiètement des riverains. Le partage se fera proportionnellement aux "terres arables et préables qui étaient en nature de production en août 1792", autrement dit au prorata des terres possédées. Les journaliers, les paysans sans terre, les domaniers, les locataires divers qui utilisaient ces communs et qui en avaient le plus besoin, n'obtiendront pas un pouce de terrain. Désormais, il devront pour nourrir leurs bêtes, se contenter de l'herbe des chemins.

Le Docteur Le Clech propriétaire de 9,5 ha de terres cultivables recevra par le partage 6,7 ha supplémentaires et la Dlle de Derval, 18,5 ha. Pour excuser le législateur, il faut savoir que dans les temps les plus reculés, ces mauvaises terres avaient dû être cédées par le seigneur de Kergoz à la communauté villageoise.

Une partie des vagues restera indivise jusqu'en 1893.

Une autre caractéristique des villages communautaires du Guilvinec, aux maisons regroupées autour de l'aire à battre et du puits commun, était celle de posséder des terres chaudes céréalières en parcelles lanariées dans des méjous non enclos. Ces champs très étroits de faible superficie (parfois 100 m<sup>2</sup> seulement), ne résultent pas comme on pourrait le penser aujourd'hui de partages successifs entre des héritiers. Ils existaient déjà ainsi sous l'Ancien Régime au temps où l'ensemble appartenait au même seigneur qui le transmettait en bloc à ses successeurs.

Le découpage provenait plutôt d'une répartition remontant à des temps immémoriaux visant à créer des exploitations équilibrées aux terres de qualités variées, cultivées à cette époque avec des moyens rudimentaires s'accommodant de l'exiguïté.

En 1840, Pierre Leroux propriétaire d'une ferme de 2 ha au Guilvinec cultivait 50 parcelles réparties dans tous les

méjous, Méjou Bihan, M. Briec, M. Venec, Traon-ar-Maner, M. Veil, M. Kergoz...

### LES MARINS PÊCHEURS

Les pêcheurs n'étaient qu'une vingtaine en activité – un peu plus de trente avec les mousses – sur 6 barques, chaloupes ou canots de quelques tonneaux seulement. Trois retraités complétaient l'effectif, mais ces derniers auraient dû être plus nombreux, si un naufrage récent n'avait enlevé 6 hommes d'un coup. Le 23 mars 1828, Jean Criquet âgé de 64 ans, Alain Tanniou 70 ans, Jean Biger 33 ans, Philibert Le Brun, Trével Guiziou 36 ans, et Jacques son frère s'étaient noyés lors de la perte de la "Marie-Julienne" dans la Baie d'Audierne.

Mais la classe des marins-pêcheurs avait surtout été décimée par les guerres de la Révolution et de l'Empire. La marine française dévorait les hommes, la mortalité sur les vaisseaux était effroyable. Quand on ne mourait pas par les boulets anglais, on décédait de maladies terribles comme le scorbut. Les navires étaient de véritables cercueils flottants.

Les pêcheurs guilvinistes, astreints à plusieurs mois de campagne par an pendant de nombreuses années, même en temps de paix, étaient presque toujours absents aux naissances de leurs enfants, parfois certes à Douarnenez à la pêche à la sardine, mais souvent au large des côtes africaines, américaines, etc. Libérés plusieurs mois par an, ils rentraient de Brest à pied (parfois de Toulon) et, rapplés aussi bien l'année suivante, ils repartaient souvent avant la nouvelle naissance.

En cas de guerre, ils pouvaient même être appelés à l'approche de la cinquantaine.

Avant la Révolution, leur vie était encore pire sur les vaisseaux du roi.



Le lavoir de "Poul ar Palud" (actuelle place du 14 Juillet).

(Photo L. CARVAL)

Charles Phily de Lohan, à 25 ans, avait fait campagne en 1773 sur le "Rolland" commandé par l'enseigne de Vaisseau de Kerguélen. Naviguant vers les mers australes, ils découvrirent l'archipel auquel le commandant donna son nom. Revenu malade, Charles mourut chez lui deux ans plus tard.

Le gabier Jacques Le Cléac'h, navigua en 1776 à 22 ans sur le vaisseau le "Magnifique", en 1778 puis en 1779 sur le "Diadème" puis à nouveau en 1780, et sur le "Provence" en 1781 et en 82 pour être finalement congédié en 1783.

Vincent Le Compès était encore levé en 1780 à 42 ans pour être mis en congé en 1783 du bâtiment le "Duc de Bourgogne". Son fils Vincent, cette même année, prenait congé de la flotte "Le Canada".

Mais il y avait ceux qui ne revenaient pas. Ambroise Le Brun mourut sur "L'Eveille" en 1779, Sébastien Le Brun à Recouvrance en 1783, et Gabriel Le Brun à l'hôpital de Brest à 45 ans. Jean Le Roux, embarqué sur le "Neptune", mourut à 32 ans en 1779 à Brest également; déjà levé en 1763 sur le "Royal Louis", Sébastien Tanniou fut tué sur la "Couronne" au large de Cadix en 1780. La litanie pourrait être bien plus longue.

Que de veuves au Guilvinec, mais assez vite remariées pour les mêmes attentes et les mêmes angoisses.

De dures épreuves pour les matelots au service de la mer, pour un avantage heureusement appréciable, la pension de demi-solde. Les marins, parmi le reste de la population apparaissaient un peu comme des privilégiés, à la vieillesse heureuse.

D'autant plus que la plupart étaient aussi des domaniers. Leurs épouses, qualifiées de cultivatrices, accomplissaient les travaux des champs pendant qu'ils pêchaient. Ne disposant que d'un à deux hectares, leurs fermettes n'auraient pas été rentables pour nourrir leur grande famille sans l'exercice d'une autre profession. Cette forme mixte d'activité leur permettait de vivre en auto-subsistance, à la fois de fruits de mer et des produits de la terre.

Après le décès de Jacques Le Cleac'h, en février, un inventaire nous précise que sa veuve disposait encore dans son grenier de 1 800 kg de pommes de terre, de 500 kg d'orge, de 200 kg de seigle; qu'elle possédait deux vaches hors d'âge d'une valeur de 105 F, un porc, un charnier contenant du lard, etc.

En cas de disparition du chef de famille, cela permettait à l'épouse de ne pas être contrainte à la mendicité. Ce n'était pas le cas pour les autres professions, journaliers, tailleurs, etc; chez eux, la vieillesse, l'infirmité, le veuvage pouvaient être dramatiques. On ne comptait pas moins de 10 mendiants en 1850 (enfants et vieillards) dans le périmètre de la future commune du Guilvinec, la plupart d'entre eux résidant à Kervéneq dans des masures.

### LES AUTRES PROFESSIONS

Parmi les paysans et les marins, vivaient quelques artisans et des douaniers. Les tisserands, déjà concurrencés par les produits industriels, tissaient la laine des moutons de la palue pour en faire du drap servant à la confection des cotillons, gilets, cabans, etc. Ils tissaient également du chanvre cultivé autour des fermes comme à Rufoligou dans le liors canap et avec lequel on pouvait faire des chemises.

Les tailleurs étaient plus nombreux, parfois en ateliers avec apprentis et garçons comme chez Yves Le Run à Kervenec.

Le Guilvinec ne comptait pas encore de commerçants, ni de bistrot du port. Le premier cabaret déclaré n'apparaîtra qu'en 1850 chez le tailleur Pierre Le Brun tout au bord de la mer, au "Leur-an-Traon". Pas encore de marchand de poissons domicilié sur place semble-t-il, pas de bureau de tabac. Pas de boulangerie, mais chaque village possédait son four. Le Château de Kergoz avait gardé le four banal, privilège de la noblesse, mais Kervéneq et Kerfriant avaient leur four commun et Rufoligou un four personnel dans le liors Forn. A Leur-an-Traon, l'une des maisons disposait d'une "ty forn", et à Prat-an-Ilis on peut voir encore aujourd'hui le four à encorbellement menacé de ruine.

Le premier boulanger apparaîtra au Guilvinec vers 1864. Ce sera Mathias Le Corre venu de l'île-Tudy, père d'Emile Le Corre, futur mareyeur.

Isabelle Tanniou, l'une des premières commerçantes locales se déplacera à pied jusqu'à Plomeur et même Pont-l'Abbé, traînant sa petite charrette à bras et ramenant du pain pour ravitailler la population et surtout les équipages.

La situation excentrée du port ne facilitait pas les liaisons avec Plomeur, mais il y avait la messe du dimanche et le marché pour les achats nécessaires.

### NAISSANCES, MARIAGES, DÉCÈS

La vie était cruelle en ce temps-là. Les drames faisaient vraiment partie de l'existence. Combien d'enfants morts en bas âge et combien de jeunes mères disparues à la suite de couches. Décès et naissances rapprochés se succédaient dans certaines familles à un rythme tel qu'il est permis de se demander aujourd'hui jusqu'à quel degré de résignation pouvait aller cette population.

Henri Jaouen né en 1800, marié à Marie-Françoise Coupa, perdit entre 1834 et 1836 deux enfants en bas âge de 8 et 12 jours, sa sœur de 15 ans et, lui-même mourut en 1838.

Nicolas Le Brun vit disparaître de 1834 à 1840 trois fils âgés de plus de deux ans et quelques années plus tard, son épouse Anne Courtès.

Que de jeunes veuves de 20-22 ans! Mais on ne restait pas longtemps seul. Ambroise Guéguen devint veuf d'Anne Perrot en septembre 1841 et déjà se remariait le 14 mai 1842. Le deuil affectait-il profondément? Beaucoup de ménages du Guilvinec en 1840 provenaient de remariages souvent doubles. Point n'était besoin d'aller chercher loin son second conjoint, la petite communauté suffisait presque sauf en cas de consanguinité. A condition que les fiancés ne se montrent pas trop difficiles. Aussi les écarts d'âge entre époux pouvaient bien aller jusqu'à 20 ans, surtout en périodes de guerres navales qui décimaient les jeunes gens. Il n'était pas rare de voir des retraités de plus de 60 ans devenir pères à nouveau.

Pourtant dans ce monde impitoyable de solides familles d'une dizaine d'enfants adultes comme celle des Cleac'h, des Bleys, étaient parvenues à passer à travers les mailles de tous les pièges de la vie.

Il existait aussi de vieux loups de mer et quelques bonnes vieilles grand-mères comme Marie Coupa de Ruhaor, veuve

## NOTRE HISTOIRE LOCALE

de Jacques Coïc qui dût recevoir dans son berceau en 1762 un ticket d'espérance de vie digne de 1986 puisqu'elle vécut jusqu'à 84 ans.

### LES MAISONS DU GUILVINEC

Le village du Guilvinec proprement dit, ne comprenait qu'une dizaine de ménages répartis en trois groupes de maisons entre Los-an-dro et le milieu de l'actuelle rue Raymond Le Corre.

Devant elles, la mer et la plaine en pâture s'étendant jusqu'à Men-Meur; repère pour la navigation, le rocher du Guilvinec, dominait l'entrée du havre.

A Los-an-dro, isolée au bord du Mèjou bihan, existait une ferme et ses dépendances, chaumière encore visible, il n'y a pas si longtemps (ty-plous du cours ménager de l'abri du marin après guerre), penty ruiné aujourd'hui.

Plus près de Tal-ar-Groas, se trouvait un groupe de maisons dénommé le lieu du Rousseau dans les vieux textes, ensemble de domaines congéables et réparables appartenant à Henry Marie Sallaün, Sieur du Rousseau avocat en parlement, à Demoiselle Jeanne Le Gat, ainsi qu'à Dlle de Derval. On le désignait parfois par le nom assez prétentieux de manoir du Rousseau. Il comprenait une maison principale "de simple massonage (en pierres apparentes grossières), ouvrant à deux portes sur midy, couverte de paille et de roseaux, plus une longère, maison à trois cheminées, à trois portes et trois petites fenêtres, construite aussi en simple massonage face à l'aire et au levant", avec des dépendances, dont un four qui donnait face à Men Kren, près du petit bourrelet de sable sur lequel passait le chemin de Los-an-dro (la rue Jean Baudry), une "crèche à bestiaux et une crèche à pourceaux", un puits commun, une aire à battre, des "jardinou".

La dénomination, lieu du Rousseau ne semble plus connue des habitants du quartier actuel qu'ils appellent "Leur-an-Traon" (la place du bas). C'est aujourd'hui un secteur peu fréquenté, peu accessible en raison de sa structure ancienne.

En 1864, les domaniers Jacques Le Cleac'h et Ambroise Guéguen, devenus propriétaires du fonds, firent raser la longère et le four, construisant sur les fondations de hautes maisons (notre photo) bien plus riches que les précédentes, à preuve l'impôt dû à la commune de Plomeur, passa de 2 F pour chacune des chaumières à 25 F et 18 F.

A 100 m de là environ, vers le Nord, un autre ensemble de 8 maisons et de 2 masures dominait le port entre Ruhaor et Pont-ar-Loc'h (Tal-ar-Groas) de part et d'autre du chemin de Plomeur. Certaines d'entre elles étaient disposées en carré autour de l'aire à battre. Celles qui limitaient le leurquer au levant ont été rasées depuis pour élargir la voie publique. Les autres, autrefois chaumières ont toutes été reconstruites. Ainsi en 1865, Nicolas Brun devenu propriétaire foncier surleva celles qui fermaient l'aire au nord (notre photo). Seules les crèches de "simple massonage" visibles encore de la Grand'rue, semblent d'origine.

Environ 72 personnes vivaient dans cet ensemble de trois groupements, appelé village du Guilvinec.

### LES HABITANTS

#### COMPÈS ET GUÉGUEN

Honneur aux anciens : Vincent Le Compès, fils de Barbe Tanniou, jouissait tranquillement de sa retraite de marin à



Vue actuelle de "Leur an traon", anciennement "Lieu du Rousseau". Ce quartier a conservé sa structure ancienne. (Photo L. CARVAL)

80 ans, au lieu du Rousseau. Il avait vécu tantôt au Guilvinec, à Poriguénor, tantôt à Léchiagat où il avait laissé deux fils, Fiacre et Vincent. Ce mangeur de poissons vivra jusqu'à 88 ans; une très belle vie pour cette époque pleine d'embûches!

Veuf, il avait épousé en secondes noces Jeanne Leroux de Léhan, veuve aussi, de 22 ans plus jeune. Toujours vert à 62 ans, il en eut une fille, Marie Anne Compès. Mariée très jeune, à 15 ans (révolus) à Jean Cleac'h pêcheur de Ruhaor, celle qui allait devenir plus tard "Anna Compez Koz" aura une dizaine d'enfants vivants et une ribambelle de petits enfants qui afflueront tous ensemble chez elle le jour de l'an pour recevoir quelques sous en guise d'étrennes.

Vincent, face à la grève de Men Kren, tout en attendant la rentrée des barques devait causer du bon vieux temps (celui de Louis XV!) avec un autre loup de mer retraité Jacques Guéguen, âgé de 72 ans, né à Treffiagat. Absent du Guilvinec pendant toutes les guerres de l'Empire, il semblerait qu'il ait connu les terribles pontons d'Angleterre où les prisonniers français subissaient de durs sévices. Revenu au pays en 1814, il apprit que son épouse était décédée depuis 1807. L'année suivante il se remaria avec Marie-Louise Simon de 17 ans plus jeune, fille du Sieur Joseph Simon, ex-employé des fermes du Roi et de Dame Marie Phily, domiciliés à Lohan. Un bon parti, sa belle-mère ayant droit en tant qu'épouse de douanier impérial à l'appellation de Dame.

De leur union naquit Ambroise. Brun aux yeux bleus, il mesurait 1,62 m à 21 ans en 1840. Curieusement, Ambroise ne sera appelé dans la Marine Nationale qu'à 32 ans! Louis Napoléon Bonaparte arrivé au pouvoir allait entreprendre de nombreuses expéditions maritimes. Ambroise accomplira 36 mois de service actif sans permission, sur le "Jemmapes" et sur le célèbre vaisseau rapide à vapeur "Napoléon". Comment faire vivre sa femme et ses trois enfants pendant ces longs mois? La marine se chargera de leur faire parvenir une délégation de solde, mais bien maigre la première année, 3,40 F par trimestre et jusqu'à 24 F la 3ème année.

### FAMILLE TIRILLY

Les Tirilly étaient déjà bien représentés au Guilvinec en 1840. Pierre Tirilly, 43 ans, originaire de Léchiagat habitait la maison du lieu du Rousseau la plus rapprochée de la mer. Domanier, il possédait en outre le four et deux autres masures. Marié à Françoise Tirilly, il n'avait pas d'enfant mais recueillait plusieurs neveux. Fait exceptionnel, il employait une vieille domestique.

Sa maison n'était pas une ferme, mais Pierre exploitait 14 parcelles dispersées sur le territoire du Guilvinec. L'ensemble, appartenant à Dlle Le Gat ne représentait que 42 ares. C'était plutôt un vrai pêcheur, patron de la "Marie Françoise" (le prénom de son épouse), un canot de 3 tonnes construit à Quimper, avec cinq hommes à bord.

Pierré Tirilly connaîtra lui aussi une longue vie et verra la 3ème République. Auparavant veuf à 60 ans, il s'était remarié avec Louise Calvez.

Dans la partie haute du village vivait Mme Le Tirilly Anne, 54 ans, veuve de Jean Le Tirilly, originaire de Tréguennec. Elle vivait avec ses trois enfants Le Brun issus d'un premier mariage et ses deux enfants Tirilly. Quoique bénéficiant d'une partie de la pension de son second mari, elle exerçait la profession de journalière.

Le fils Jean Tirilly devint marin comme son père et connut très tôt la dureté de l'existence. Veuf à 26 ans et remarié aussitôt, il dut abandonner ses enfants lui aussi pour partir en campagne à plus de 30 ans.

Sa demi-sœur, Anne Le Brun avait convolé avec **Jean Monfort** originaire de Loctudy mais pratiquant la pêche à Lesconil où les membres de sa famille constituaient un petit noyau de marins. Une partie des Monfort vivant au Guilvinec aujourd'hui descend de cet aïeul qui commandera plus tard la "Marianne" une barque de 4 tonnes.

Néanmoins on retrouve d'autres Monfort de souche guilviniste à l'époque de la Révolution, tel René Monfort vivant au lieu du Rousseau.

Signalons encore à Kerléguer une veuve Tirilly née Marguerite Berrou dont le fils Jean fut placé comme valet à Rufoligou.

### FAMILLE CRIQUET

Elle semblait prépondérante au Guilvinec avant 1840. Par étapes successives, Jean Criquet patron pêcheur, avait acquis soit comme domanier, soit comme propriétaire foncier, six des maisons du village, dont la maison principale du lieu du Rousseau et la moitié de la longère. Il exploitait en outre 1,28 ha en propriété et 1,90 ha de Dlle Le Gat. Pourquoi cette capitalisation? C'était en quelque sorte un placement dans l'immobilier. La terre restait à cette époque d'avant la grande industrialisation, la valeur qui rapportait. Aussi les grandes familles possédantes ne tenaient pas à s'en débarrasser. Seuls les bâtiments des domaniers congéables pouvaient être acquis au hasard des mises en vente.

Jean Criquet sous-louait terres et maisons. On trouve là en raccourci une situation à trois personnages assez fréquente en Pays Bigouden, celle d'un propriétaire foncier, d'un domanier "propriétaire" des bâtiments et d'un locataire et exploitant qui lui, rapportait aux deux précédents, mais ne possédait rien.

Une réussite étonnante tout de même grâce aux gains de la pêche et à ceux de l'épouse cultivatrice. D'autant plus que la famille Criquet n'avait pas été épargnée par les duretés de l'existence.

En 1779 Guy Criquet "matelot au port et havre du Guilvinec" était fait prisonnier des Anglais. Libéré, il fut néanmoins rappelé pour de nouvelles campagnes en 1781, 1782 et mourut à la suite de celle de 1783 à l'hôpital maritime.

Jean Criquet connut une vie mouvementée. Rappelé pendant les guerres napoléoniennes à plus de 40 ans, il participa à la surveillance des côtes bretonnes sur une goélette, en particulier dans les parages des Glénan où les Anglais se hasardaient. Son navire remontait l'Odet quand l'ennemi se montrait trop menaçant. Fait prisonnier vers 1810, il termina la guerre sur les sinistres pontons des ports anglais. Revenu au Guilvinec après la chute de l'Empire, il reprit la pêche et comme on l'a vu, périt au cours du naufrage de sa chaloupe la "Marie Julienne".

La lignée des Criquet semble s'éteindre par les hommes au Guilvinec après 1840. On la suit cependant à Léchiagat avec Jacques.

La veuve de Jean, Louise Tanniu termina ses jours chez

## NOTRE HISTOIRE LOCALE

sa fille Marie-Anne déjà veuve à 22 ans et mère d'un tout jeune enfant. C'était la vie...

### FAMILLE SCOARNEC

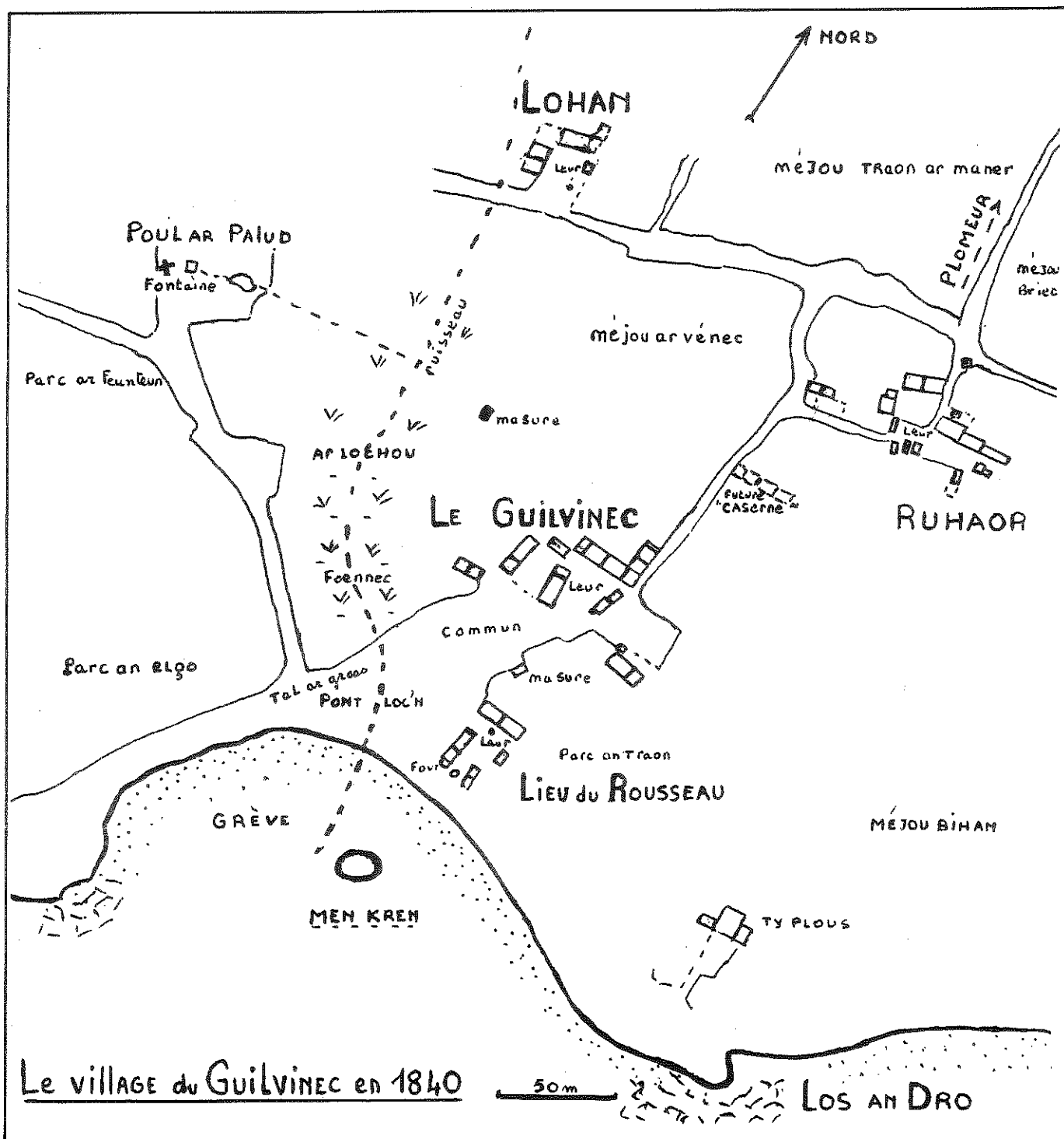
L'inégalité devant la mort était flagrante à cette époque. Alors que la mortalité féminine due aux accouchements répétés était très élevée, il subsistait tout de même de vieilles "mamm Koz". Isabelle Criquet, sœur de Guy venait de mourir à 86 ans! C'était l'épouse de Jacques Le Scoarnek et la mère de deux marins pêcheurs assez boulingueurs.

Vincent, après une campagne de pêche à la sardine à Douarnenez, ne revint pas au Guilvinec. Il s'embarqua dans une chaloupe de Tréboul. Les journées d'hiver étaient longues

là-bas pour un célibataire de près de trente ans. Il fréquentait alors assidûment le cabaret de la veuve Isabelle Huiban à Kermabon, au fond du port de Tréboul.

Vincent courtisa la dame, de dix ans son aînée. Et ce qu'on pouvait craindre, arriva. Marie-Jeanne naquit en 1818. Ce fut une catastrophe semble-t-il puisque l'on ne déclara l'enfant que trois mois plus tard.

La situation du couple ne se régularisa que l'année suivante, à la fin de la pêche à la sardine et après la réception du consentement écrit du père Scoarnek, dûment signé devant les notaires Arnoult et Verrye de Pont-l'Abbé. Le mariage fut complété le même jour par la reconnaissance de Marie-Jeanne. Une petite sœur, Marie-Antoinette lui fut donnée.



La nostalgie du Guilvinec gagna rapidement Vincent, qui un jour embarqua tout son petit monde et s'en vint s'installer au port de son enfance. Cela put se réaliser d'autant plus facilement qu'Isabelle ne possédait pas de racines tréboulistes. Terrienne de Kernével près de Rosporden, elle avait atterri à Douarnenez après son premier mariage, pour y tenir un débit de boissons.

Le ménage s'installa dans une des chaumières louées par Jean Criquet. En 1840, Isabelle à nouveau veuve, restait seule avec ses deux filles bonnes à marier. Deux solides gars de Léchiagat, les frères Biger, Auguste et Philibert, marins pêcheurs mais fils d'un cultivateur, leur proposèrent le mariage.

De nombreux enfants naîtront dans les deux familles. La plus grande partie des Biger du Guilvinec provient ainsi de cette lignée dérivée de Trébou.

N'ayant hérité de leurs parents ni de terre, ni de maison, les deux filles Scoarnec construiront bientôt une demeure à elles.

En 1864, Philibert fera bâtir à Los-an-dro, tout près du petit pont, une haute habitation à 4 ouvertures, visible encore aujourd'hui. Auguste achètera la maison de Dlle de Derval située près du rocher de Men ar Gelveneg et construira l'actuelle maison de la presse, alors la plus avancée vers l'Ouest le long de la mer.

L'autre frère Scoarnec, Jean-Guillaume avait aussi roulé sa bosse avant de revenir au Guilvinec vers 1840. Veuf il vivait avec sa fille Catherine, mais il se remaria à 48 ans avec une jeune fille qui avait 20 ans de moins. Nouveaux arrivés, ils ne trouvèrent à se loger qu'à Rervenec dans une petite chaumière, puis au lieu du Rousseau et très vite à Lohan. Les déménagements ne coûtaient pas cher, en rapport avec le modeste mobilier. Il n'était guère facile à cette époque, de trouver autre chose que des pentys obscurs. Le Guilvinec ne s'était pas encore lancé dans la construction.

### FAMILLE QUEFFÉLEC

Pierre Queffélec, marin-pêcheur, originaire de Léchiagat, marié à Caillou Marguerite, fille d'un ancien douanier venu d'ailleurs, devint propriétaire d'une maison en haut du village. Il ne put profiter longtemps de sa retraite car il mourut à 55 ans. Marguerite vécut de la demi-pension de son mari, et loua une partie de sa maison à Michel Angot sous-brigadier des douanes, une profession qu'elle connaissait bien. De temps en temps, elle exerçait le métier de journalière.

Sa fille, Marie Queffélec était déjà veuve, elle aussi à 22 ans de Jacques Guiziou de Ruhaor, et un an plus tard, son petit garçon Trémeur disparaissait. Qu'on imagine encore cette vie de deuils successifs!

Néanmoins, elle se remaria avec Hervé Trébern, ancien domestique à Kervénec et devenu marin-pêcheur, avec lequel elle aura beaucoup d'enfants.

### LES LE CLEAC'H

La famille des Le Cleac'h comprenait trois ménages en 1840, celui d'Etienne au village d'en haut, de Jacques à Ruhaor et de Joseph marin retraité âgé de 59 ans, sans enfant.

Guilvinistes de souche, depuis plusieurs générations déjà, ils descendaient de Marie Nicolas et de Jacques Le Cleac'h pêcheur du temps de Louis XV et de l'aïeul Sébastien. Cependant, ils n'avaient pas encore acquis beaucoup de bien. En 1836, ils ne possédaient ni maison, ni parcelle à eux. Ils louait à Dlle de Derval quelques pièces de terre dont l'aire d'1,20 ha qui s'étend aujourd'hui de Tal-ar-Groas aux abords de l'église. Un autre champ portait leur nom, "parc ar cleac'h" sans qu'ils fussent pour autant les propriétaires. Petit à petit on va les voir creuser et agrandir leur nid.

Etienne, 48 ans, marié à Thumette Tanniou, exerçait les fonctions de pilote lamineur du port. Tout en pratiquant son métier de pêcheur, il guidait au besoin, à travers les rochers non balisés des Etocs à Karek-Hir, les chasse-marées et les caboteurs qui de temps en temps cherchaient à entrer au havre avec leur cargaison de bois, de sel, etc. Il se trouvait à la tête d'une belle famille de 9 enfants dont un équipage de 6 garçons. Par tradition déjà, ceux-ci se prénommaient Jean, Jacques, Joseph, Etienne, Henri, soit exactement les mêmes prénoms que ceux de ses neveux, prénoms qui allaient se transmettre jusqu'à nous avec une piété toute familiale. Un vrai casse-tête déjà pour la grand-mère. On comprend mieux par la suite le rôle des surnoms comme Mistigril, Calopic, le Lapin, le Marsouin, etc., pour les différencier, ou la façon astucieuse d'accoler deux prénoms traditionnels tels Jean-Jacques.

Tudyne, l'aînée des filles avait convolé avec **Louis Moysan** de Léchiagat, marin-pêcheur mais fils de cultivateur assez récemment installé dans la commune. Les rapports entre Léchiagat et Le Guilvinec étaient donc très étroits. On l'a déjà souligné avec les Compès, Criquet, Queffélec, Tirilly, Biger, Guéguen et voilà à nouveau avec Moysan. Les deux rives du havre mélangeaient surtout leurs populations maritimes pour apporter du sang neuf et éviter ainsi la consanguinité.

Le ménage Moysan alla demeurer dans un penty voisin de celui des parents. Le malheur frappa en même temps les deux maisons. Tudyne et son frère Etienne de 17 ans, moururent en 1841 à 15 jours d'intervalle.

Louis, resté seul avec une petite fille de quelques mois, se maria avec Françoise Tanneau, une des filles du fermier de Prat-an-Ilis. De leurs enfants Louis, Sébastien, Guillaume descendent tous les Moysan du Guilvinec d'aujourd'hui.

Louis devint patron de la "Marie Jeanne" et plus tard son fils Sébastien patron du "Don de Dieu" périra dans le naufrage de sa chaloupe heurtée par un vapeur au cours de la pêche au maquereau, trois des 9 hommes d'équipage réussissant à se maintenir sur l'eau jusqu'à ce que l'un des canots à vapeur vienne les sauver.

Jacques Le Cleac'h, frère d'Etienne, avait lui aussi, à 46 ans une grande famille de 7 enfants. Veuf de Marie Penven, il venait de se remarier avec M.-J. Jaouen qui lui apporta d'un coup les cinq enfants de son mari décédé, Trével Guiziou.

L'histoire de Jacques est caractéristique et significative de la vie d'autrefois. Naissances et deuils se succédant, les unes sources de joies atténuant la douleur causée par les autres.

Marie Penven perdit Marie-Jacquette en octobre 1831, 4 semaines après sa naissance, mais l'année suivante, elle mit au monde Marie-Jeanne. Hélas, la mère mourut des suites de l'accouchement le 9 décembre. Marie-Jeanne ne survécut

## NOTRE HISTOIRE LOCALE

pas longtemps à sa mère, elle fut enterrée la première de l'année 1833 le 6 janvier. Mais déjà le père, très souvent absent aux naissances comme aux décès, publiait les bans de son futur mariage avec M.J. Jaouen. Les noces eurent lieu le 13 février 1833 et au mois de novembre de la même année naissait Henri Cleac'h. Ainsi allait la vie.

Par leur nombre et leurs ambitions, les Cleac'h devinrent de plus en plus influents dans le port du Guilvinec.

Jacques Cleac'h commandait le "Marie-Jeanne" (du nom de sa nouvelle épouse), un canot de 2 tonneaux construit en 1839 à Quimper. L'équipage comprenait 4 hommes de la même famille. Par ailleurs, son fils Jacques, marié à sa toute proche voisine A. Morvan, avec laquelle il jouait enfant, avait fait construire le "Noëlle-Marie-Joséphine" une chaloupe de 3 tonneaux. En 1845 sur les 6 bateaux du petit port, trois d'entre eux appartenaient aux Cleac'h, et en 1853, sur les 11 bateaux du Guilvinec, 4 d'entre eux seront commandés par des Cleac'h dont l'un pour un armateur, l'ancien douanier Angot, plus un cinquième, propriété de la veuve Cleac'h, commandé par Le Brun. Une belle réussite.

Là ne s'arrêtait pas leur succès. Ils se lancèrent aussi dans les placements immobiliers. Le statut du domaine agricole était en train d'évoluer. Les héritiers de Dille de Derval se mirent à vendre leurs grandes parcelles. Le "Parc an elgo" exploité par Etienne Cleac'h fut acquis pour un tiers par son fils Jean. C'est là, face à l'anse de Men Kren, dominant quelque peu le loc'h qui aboutissait à Tal-ar-Groas que va s'édifier le nouveau Guilvinec. Jean et Anna Compès en huit années y feront construire 5 hautes maisons à quatre ouvertures.

Son cousin Jacques ne fut pas moins entreprenant. Il commença par acheter une maison à Ruhaor qu'il reconstruisit, puis il acquit la moitié du lieu du Rousseau et les

champs de Dille Le Gat vers Lostendro. La maison du four sera transformée en un haut immeuble et, en 1865 il fera construire 6 maisons au bord du chemin qui mène au pont. On reste confondu devant tant de réussite. Mais ce n'est pas tout! Deux ans plus tard, le long de la route qui mène à Plomeur, tout près du Leur-an-Traon, deux hautes maisons sortiront de terre.

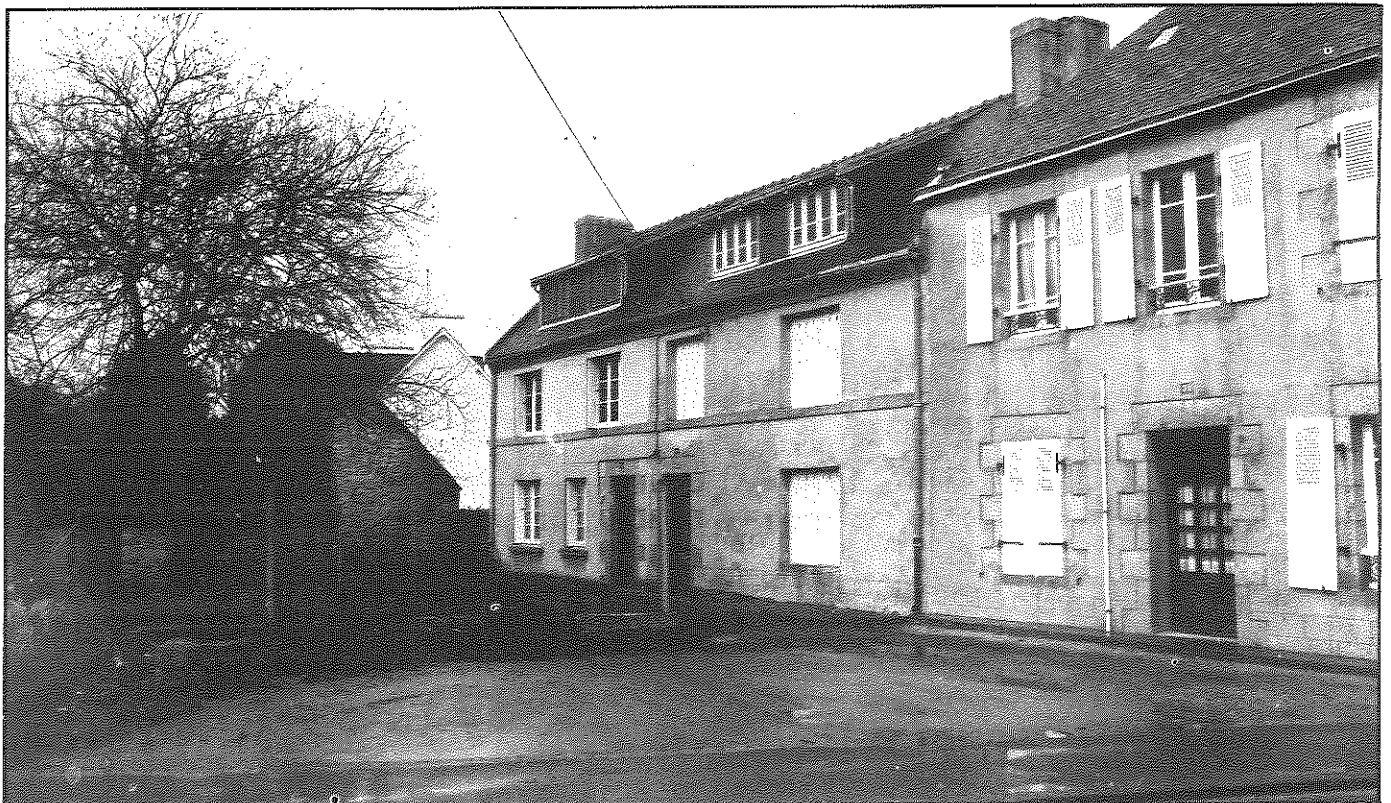
L'écart commençait à se creuser entre les habitants les plus dynamiques bien nantis, et les nouveaux venus totalement démunis.

### FAMILLE LEROUX

Voilà aussi un bel exemple de succès rapide. Les Leroux réussirent même à devenir des "Aotrou". En deux générations, voire même en une seule, le passage se fera entre la paysannerie et la petite bourgeoisie en passant par un épisode maritime.

En 1840, Pierre Leroux, cultivateur, et vrai propriétaire, ne possédait cependant que deux hectares ce qui se révélait nettement insuffisant pour une ferme "normale". Il était en outre domanier de Dille de Derval dans la chaumière de Lostendro avec 1,5 ha de terres chaudes. Dans le village d'en haut il possédait deux grandes maisons; un bon acquis déjà!

Les Leroux étaient implantés depuis longue date au village du Guilvinec. Leur présence remontait au moins à 1700. En 1788, Yves Leroux, marin de son état, devait convoler avec la veuve de Guy Criquet. Mais, malgré les promesses de mariage faites officiellement à l'église, les fiançailles furent rompues. Plus tard, Yves fut appelé dans la marine napoléonienne. Hélas, le 6 février 1806, au combat de Santo Domingo près de Haïti, il fut tué sur le vaisseau "L'Impérial".



Vue actuelle de l'aire à battre qui s'ouvre actuellement sur la rue Raymond Le Corre. Les crèches de "simple massonage", visibles encore de la rue, semblent d'origine.

(Photo L. CARVAL)



Pierre Leroux et Marguerite Tanniou avaient 6 enfants. Les fils, Pierre, Yves, Jean et Louis se lancèrent très tôt dans la pêche.

En 1845, à 20 ans, l'aîné devenait le plus jeune patron du port. Il commandait le "Marie-Catherine" canot de 1,7 tx propriété sans doute de son père. A son bord, deux de ses jeunes frères mais aussi des vieux loups de mer comme Jos Berrou, 60 ans et J. Scoarnec, 54 ans.

Insatisfait sans doute, il laissa la barre au mois d'août à son cadet de 19 ans et partit pour Douarnenez pratiquer la pêche à la sardine sur le canot plus grand de Jacques Cleac'h.

Mais la richesse de la famille vint surtout des placements immobiliers. Le père acheta deux autres chaumières à Ruhaor et, en construisit une toute neuve à Lohan. Avec Jean Cleac'h et Jean Berrou, il fit l'acquisition du "Parc en Elgo" et de 1860 à 1873, relayé par sa veuve il y fera construire 10 maisons dont la plupart à étages et quatre ouvertures comme celles de la rue de la Vieille Usine. Le Guilvinec, déjà, entrait dans une croissance accélérée et réclamait des logements et des équipements.

Une seule génération dans la pêche, suffira à "Louis ar Rouz Koz" pour faire de son fils Alexandre un négociant, et de Yves "an aotrou person" (monsieur le Curé).

### FAMILLE LE BLEÏS

Corentin Le Bleïs, cultivateur âgé de 70 ans, venait d'arriver récemment au Guilvinec. Il habitait la maison la plus au Nord du village, le long du chemin de Plomeur. Petit propriétaire, il ne possédait que quatre parcelles à lui, de la taille d'un jardin.

Son fils aîné, déjà marié à Anne Courtès, aura une kyrielle d'enfants dont la plupart des Le Bleïs d'aujourd'hui sont issus. Le plus âgé d'entre eux, Jean, entendra vers 1856 l'appel de la mer.

### RUHAOR

Le village de Ruhaor était un hameau typique de chaumières et de petites crèches, plus rural que Le Guilvinec, plus au cœur des méjous. La structure ancienne s'observe encore aujourd'hui avec ses maisons disposées autour de la place centrale, l'aire à battre ou leurquer. La route de Plomeur y aboutissait autrefois en s'y rétrécissant. Cet inconvénient apparut très tôt quand les voitures de marée devaient se presser vers la gare de Quimper. La construction d'une nouvelle route allait mettre Ruhaor à l'écart.

En 1842, l'une des 7 maisons fut rénoverée par Jean Souron. Elle montre aujourd'hui un entourage de porte de belle facture. A Ruhaor vivaient des agriculteurs, des marins, des douaniers, des tailleurs dont les enfants jouaient ensemble dans l'aire.

### FAMILLE GUICHAOUA

Les Guichaoua étaient déjà bien représentés sur le territoire du Guilvinec. Tous remontaient à l'ancêtre Mathieu, âgé de 67 ans en 1836, cultivateur, veuf d'Anne Calvé.

Au cours des guerres de l'Empire, il habitait au lieu du Rousseau et, mobilisé sur place, il assurait la surveillance de la côte.

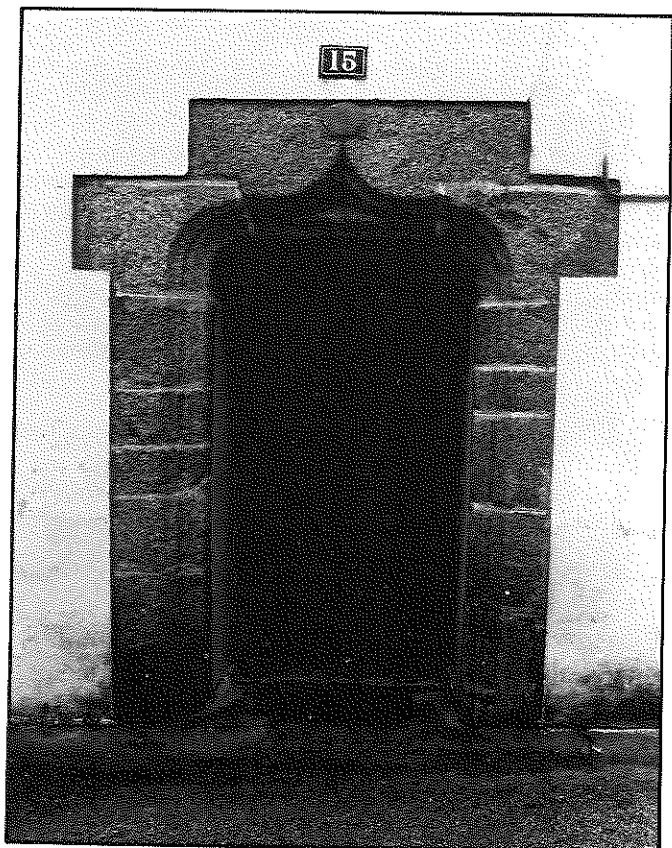
A Ruhaor, il n'avait pas le moindre lopin de terre ni un toit à lui. Néanmoins, il louait à la Dlle de Derval plusieurs champs dont le "Parc ar Guichaoua" sur la plaine dunaire le long du chemin de la Grève Blanche, "parc" qui deviendra plus tard le fief de la famille.

Mathieu avait six fils mais aucun avenir pour eux dans l'agriculture. Venue d'ailleurs, la famille n'avait pas de tradition maritime. Aussi les garçons furent orientés vers des professions d'intérieur. L'aîné, Mathieu, devint cordonnier à Pont-l'Abbé et Henri, tailleur à Lestriguiou.

Yves resta à Ruhaor exercer son métier de tailleur et se maria à Marie-Louise Coïc, 15 ans seulement, fille du défunt Jacques et de Marie Simon, voisins des Guichaoua. Inutile donc d'aller chercher loin une promise si les risques de consanguinité ne l'exigeaient pas. Le métier était noble mais les tailleurs nombreux dans la commune. Yves exerçait en même temps la profession de cultivateur.

Pierre était tisserand. Son père l'avait placé en apprentissage chez Bonizec au village du Froust. Marié à Marie-Anne Criqueu, il habitait au lieu du Rousseau. Le métier n'ayant plus d'avenir, il devint à près de 35 ans novice sur le "Marie-Françoise" de Pierre Tirilly, son voisin.

Jean Guichaoua était lui aussi tailleur; il se maria également avec une voisine, Marie Morvan, fille de Pierre Morvan, cultivateur et propriétaire à Ruhaor (la lignée des Morvan ne sera assurée que par les filles, le fils de Pierre disparaissant).



Porte d'entrée d'une maison de Ruhaor (restaurée vers 1840).

(Photo L. CARVAL)

Les garçons du tailleur deviendront mousses et matelots mais le goût de la couture subsistera chez eux et particulièrement chez Pierre-Marie.

## NOTRE HISTOIRE LOCALE

Le dernier fils Etienne fut le seul à choisir la mer dès l'enfance, mais il mourut très jeune de maladie, laissant deux enfants.

### FAMILLE GUIZIOU

Elle semble l'une des familles les plus anciennes du Guilvinec, bien implantée depuis plusieurs générations, avant même 1700.

Pourtant elle ne possédait aucun patrimoine. L'ancêtre Jacques, cultivateur venait de mourir à 81 ans, après ses deux fils péris en mer dans le naufrage de "la Marie-Julienne". Le sort continua de s'acharner sur la famille, touchant les enfants de Trével. L'aîné Jacques, vite marié à Marie Queffélec fut appelé au service militaire. Embarqué sur la goélette "La Jacinthe" il voguait vers l'Amérique, mais victime d'une maladie tropicale, il mourut à 21 ans 1/2 à l'hôpital de Pointe-à-Pître en Guadeloupe en 1839.

Entretemps, un petit Trémeur était né au Guilvinec. Marie Queffélec le perdit à l'âge de deux ans.

Un autre fils, Yves Guizio, marié à Marie-Louise Nédélec de Trouidy, connaîtra un sort identique à celui de son aîné. Il périt, victime du scorbut au cours de la guerre de Crimée. Embarqué sur la frégate la "Pomone", le premier grand navire de combat à hélice, puis évacué sur le Montebello vers Constantinople, il mourra à l'hôpital de David Pacha.

### LES DOUANIERS

Au début du 19<sup>e</sup> siècle, la brigade du Guilvinec comprenait 4 à 6 douaniers, chiffre important par rapport à la population et à l'activité maritime. Héritiers des employés des "fermes du roy", puis de la douane impériale, les gabelous étaient chargés de la répression des fraudes et de la contrebande ainsi que de la perception des taxes sur les marchandises débarquées en particulier sur le sel; à la fois donc percepteurs et douaniers. A la suite du blocus continental imposé par Napoléon 1<sup>er</sup>, la contrebande des marchandises était en effet courante et nécessitait une étroite surveillance. Les douaniers devaient aussi protéger les cargaisons des navires naufragés contre les pillages, etc.

La fonction imposait l'autorité et le respect. Sous la monarchie, les gabelous appartenaient à la petite bourgeoisie, révélée par les titres honorifiques qu'on leur accordait avec déférence. Le 3 décembre 1788, "Corentin Guilcher, fils légitime du Sieur Guilcher sous-brigadier des fermes du Roy et de demoiselle Ruello, est né au port et havre du Guilvinec et a été solennellement baptisé le jour suivant". Les douaniers, loin de leur famille d'origine choisissaient pour parrain et marraine de leurs enfants des bourgeois plus aisés de la région voisine. C'est ainsi que Corentin Guilcher eut pour parrain Maître Arnoult, notaire royal à Pont-l'Abbé et demoiselle Catherine Le Traon de Beley pour marraine.

Avec ses émoluments et un certain pourcentage sur la répression des fraudes, le douanier pouvait tenir un certain rang et honorer les familles de pêcheurs en acceptant à son tour d'être le parrain ou son épouse la marraine de leurs enfants. Ce fut ainsi que Demoiselle Renée Ruello accepta de devenir la marraine de Françoise, fille de Jean Talouarn et de M.A. Criquet cette même année 1788.

Malgré l'importance de leur fonction, les douaniers du Guilvinec ne possédaient qu'un corps de garde minuscule et

devaient loger chez l'habitant dans les chaumières de Ruhaor. Leurs enfants jouaient dans les grèves avec les jeunes mousses. Alors que leurs parents savaient lire et écrire, pour avoir été admis dans cette administration, les enfants étaient presque tous, illettrés. Très peu fréquentaient l'école du bourg de Plomeur trop éloignée.

L'originalité de plusieurs douaniers fut d'avoir fait souche au Guilvinec après leur retraite. Leurs filles et leurs fils, devenus marins, se sont fondus par les mariages dans la population autochtone.

### LES BOURLIGUEUX

Joseph Bourligueux était en activité en 1836 au Guilvinec à la tête d'une grande famille. Il avait épousé une Petit-Henry qu'il lui avait été facile de courtiser puisqu'elle était la fille de son supérieur à l'Île-Tudy. L'aïeule, une Kévès rejoignit le couple. Charles, Joseph, Alexandre, André, Armand, prénoms des fils se transmettront jusqu'à nous avec une piété familiale même par les filles.

Vers 1845, Joseph quittera Le Guilvinec pour le poste de Lesconil où ses fils deviendront pêcheurs et pilotes du port.

### LES BIGUAIS

A 30 ans, vers 1840, Jean Le Biguais fut nommé au havre du Guilvinec. Sa femme, Barbe Quillec, portait la coiffe de Fouesnant avec collerette qu'elle gardera sa vie durant.

Ce fut au hasard d'une affectation dans la région de Concarneau que le douanier Biguais, originaire de Plouhinec (Morbihan), trouva l'épouse qui lui donnera au moins huit enfants dont sept naîtront à Ruhaor.

Vers 1852, les deux aînés, Pierre et Jean deviendront marins, suivis bientôt par les cadets. Les filles convoleront avec les pêcheurs Palud et Garo. Voilà la famille devenue définitivement guilviniste. Le patronyme s'est transmis jusqu'à nous malgré les pertes subies lors de naufrages, d'épidémies ou de guerre. Le 14 janvier 1869, la famille du douanier sera à moitié décimée. Trois de ses fils trouveront la mort dans le naufrage de leur chaloupe chargée de bois au retour d'une expédition sur les rives de l'Odét. La mer rendra les trois corps sur la côte de Treffiagat.

### LES ANGOT

Venant de l'Île-Tudy, le sous-brigadier Michel Angot arriva au Guilvinec vers 1840. La tradition voudrait qu'il soit d'origine normande, mais semble-t-il, Michel est né à Esquibien. Son périple dans les ports bretons lui fit découvrir sa femme, Angèle Le Roi qui portait la coiffe de la région de Lorient.

En retraite à 50 ans, le sous-brigadier restera vivre au Guilvinec et ouvrira le second cabaret du village.

L'aîné de ses huit enfants s'embarquera à la pêche, imité bientôt par ses frères. Aujourd'hui le nom des Angot, seulement transmis par ses femmes, est appelé à disparaître, comme a disparu, submergé par le terre-plein de la criée le rocher "Kareg Angot" sur lequel le douanier surveillait tranquillement l'entrée du port.

Les autres douaniers, en fonction avec les précédents, Corentin Quintric et Noël Le Pape partiront l'un vers Lesconil,

l'autre vers Treffriagat. Rendons hommage à l'épouse de Noël, Marie-Jeanne Quitot. Elle fut la matrone, la sage-femme qui aida à mettre au monde de nombreux petits Guilvinistes secondée parfois par Marie Coïc.

Plus tard, d'autres douaniers feront souche au Guilvinec comme les Bataille, les Michel.

---

### LOHAN

---

Le quartier s'est transformé, mais on reconnaît encore le placître, l'aire à battre, le puits ancestral, la maison principale à la riche façade de pierres de taille et un penty à haute cheminée typique attestant l'existence d'un ancien toit de chaume. (notre photo).

Lohan était le "fief" des Le Brun. En 1840, le village ne regroupait que 4 maisons et deux masures, entourées de "jardinou", de courtils limités par des muretins.

L'ancêtre Pierre Le Brun venait de mourir en 1834 à l'âge de 64 ans. Toute sa vie, il avait pratiqué la pêche, commandé des barques, mais ses maisons étaient des fermes aux greniers pleins d'orge et de blé. Vrai propriétaire, il disposait d'1,3 ha en 25 parcelles dispersées dans les méjous et de pâtures près des "Lochou" voisins. En même temps, domanier de Dlle de Derval et de Duchatellier, le seigneur de Kernuz, il louait 2,20 ha.

Il possédait un cheval et à sa retraite, il conduisait en char à bancs les nouveaux-nés du voisinage à Plomeur pour la présentation au recteur et au maire.

Son aisance relative par rapport aux simples domaniers, lui conférait un certain prestige. La famille Le Brun représenta durant plusieurs générations le village du Guilvinec au Conseil

Municipal de Plomeur et à l'église. Nicolas, l'un des fils deviendra même président du conseil paroissial de la nouvelle église du Guilvinec.

En 1840, les trois fils Le Brun, Pierre, Ambroise et Nicolas faisaient la pêche sur le même canot, la "Marianne". L'équipage était complété par trois de leurs enfants. Une affaire de famille! C'était une barque de 2,5 tx construite à Kerazan immatriculée Q 156. Ambroise la commandait et, encore une fois, elle portait le prénom de l'épouse du patron, Marianne Durand.

Quelques années plus tard, sur les 11 bateaux du port, trois d'entre eux seront commandés par les Le Brun. Nicolas semblait le plus dynamique; misant à la fois sur la mer et sur la terre, il fera l'acquisition de 54 parcelles de terrain, achètera deux chaumières au village d'en haut et en 1865 construira sur leurs fondations, deux grandes maisons à étage et à quatre ouvertures chacune, typiques du style de l'époque (photo).

La plupart des Le Brun du Guilvinec d'aujourd'hui sont issus des marins-paysans de Lohan, comme l'était le regretté Jean Le Brun ancien maire.

---

### LE CHATEAU DE KERGOZ

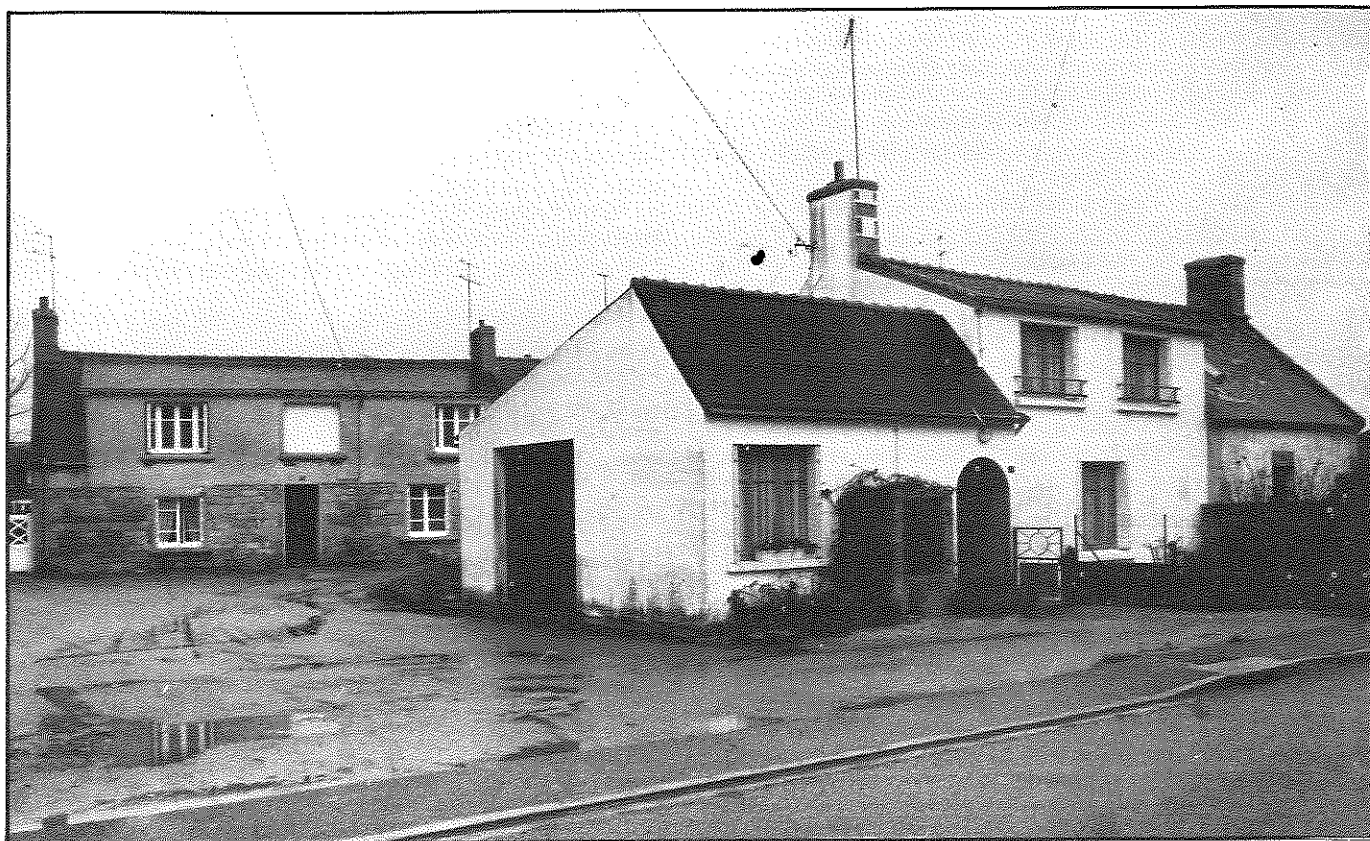
---

En 1840, le propriétaire du Château s'appelait Yves Daoulas, 50 ans. L'ensemble des bâtiments dont le manoir, les écuries, le four banal, le pigeonnier, autrefois privilège de la noblesse, la maison voisine et 15 hectares de terres labourables, était passé dans des mains roturières.

L'héritier de la Seigneurie de Kergoz, le comte de Derval, officier dans l'armée du roi avant la Révolution Française, préféra émigrer en 1791 pour ne pas servir le nouveau



Aire de Ruhaor. La structure ancienne s'observe encore aujourd'hui avec ses maisons disposées autour de l'aire à battre ou leurquer.



Village de Lohan : on reconnaît encore le placître, l'aire à battre, le puits ancestral, la maison princiale à la riche façade en pierre de taille et tout à fait à droite, un penty à haute cheminée typique attestant l'existence d'un ancien toit de chaume.

(Photo L. CARVAL)

régime. Il s'engagea dans l'armée des Princes et participa avec l'aide anglaise au débarquement des troupes émigrées à Quiberon en 1795.

Le général Hoche et ses soldats bleus réussirent à vaincre l'armée des Blancs. Arrêté, le Comte de Derval fut condamné à mort pour avoir porté les armes contre son pays, au service d'une armée étrangère et fusillé. Ainsi périt le dernier seigneur de Kergoz, de Kerlan et de Guilvinec (1). Selon la loi révolutionnaire, ses biens furent confisqués et mis en vente. Ce ne fut pas le cas de ceux de sa sœur Dille de Derval. Qui pouvait acheter 15 hectares d'un seul tenant? Sûrement pas les tenanciers et fermiers du Guilvinec. L'ensemble fut acquis d'abord par un nommé Grooters, descendant d'un Danois venu au 18<sup>e</sup> siècle à Concarneau comme interprète dans le commerce de la roque norvégienne. Le moulin de Kergoz et ses dépendances furent achetés séparément par Yves Daoulas, bourgeois de Pont-l'Abbé, ancien maître de barque originaire de Penmarc'h.

Quelques années plus tard, le fils Yves, marié à Hyacinthe, Agathe Riou-Kérangall, s'était rendu propriétaire du Château. Il faut savoir que les familles Riou-Kérangall de Pont-l'Abbé appartenaient à la riche bourgeoisie locale, qui avait fait fortune dans le commerce maritime. Ces familles avaient donné des lignées de maîtres de barques qui avaient vogué vers la Gascogne et l'Espagne, transportant du vin, du blé, etc., et qui depuis étaient devenus armateurs et négociants (2).

Pendant la Révolution, les Daoulas, Riou-Kérangall, avaient soutenu le nouveau régime et appartenu à la milice bourgeoise locale (3).

En 1840 Yves Daoulas vivait au manoir de Kergoz de l'exploitation de ses terres. Il avait 6 fils et une fille, plusieurs domestiques dont Jeanne Ansquer, Vincent Durand, Michel Le Pape.

Dans la ferme voisine habitaient Yves Folgoas et Anne Simon, journaliers qui complétaient l'effectif du château.

Les affaires d'Yves semblaient fructueuses ; en effet, il put agrandir son domaine en faisant l'acquisition de terres appartenant autrefois à la Seigneurie, le Méjou Veil, le moulin de Kergoz.

Hélas, tout s'écroula à la mort du père. A la différence des familles nobles dont le patrimoine se transmettait par le fils aîné, les héritiers Daoulas furent contraints de vendre. Les terres de Kergoz qui constituaient une unité culturelle furent acquises en bloc par un autre bourgeois de Pont-l'Abbé, le médecin Le Clech.

Le fils Victor Daoulas, 24 ans, devenu cultivateur, tint avec Marie Calvé son épouse et ses deux frères cadets, la ferme du château où il avait joué naguère enfant. Il semblerait que la mère Riou-Kérangall et ses autres enfants se soient rendus à Nantes et y aient fait fructifier l'héritage.

Etonnante destinée que celle des enfants du châtelain, restés à Guilvinec. Victor, tenté par la pêche deviendra marin en 1851 et périt le 9 septembre 1859 au cours du naufrage de la "Marie-Urbane" de Trémeur Guiziou avec six compagnons dont le mousse Tudy Stéphan (seul le patron, resté accroché près de 24 heures à la coque sera sauvé).

Le sort des veuves des marins péris en mer était souvent dramatique. Restée seule avec quatre enfants, Marie Calvé devra être secourue. Sa fille Marie-Louise, née au château, s'engagera chez les Le Brun de Lohan. Mais bientôt, elle se mariera avec un jeune sabotier venu de Pont-l'Abbé, Julien Folgoas, aïeul d'un grand nombre des Folgoas actuels auxquels appartenait le grand Hyacinthe qui a transmis jusqu'à nous le prénom des Riou-Kérangall.

### LE MOULIN DE KERGOZ

Ce moulin à vent dépendait de l'ancienne seigneurie de Kergoz, la noblesse étant seule autorisée à en posséder. La masure attenante, ancienne demeure du meunier était parfois louée à de nouveaux venus. Sébastien Sénéchal, tisserand l'occupa pour un temps. Venu de Pont-l'Abbé, il avait épousé Marie Cossec bien plus jeune, déjà mère. A 64 ans il était père de deux enfants en bas âge. Sa mort les laissa sans ressource contraints à la mendicité.

### RUFOLIGOU

Avec celle du château, c'était la plus grosse ferme du Guilvinec, 8,5 ha au moins. En 1836, elle était exploitée par Jean Stéphan qui faisait travailler 6 domestiques dont Michel Cossec, Corentin L'Heigouac'h, Guillaume Jacob qui s'en allèrent au hasard des engagements à la Saint-Michel.

Quatre ans plus tard elle devint la propriété de Jean Souron marié à Marie Arnoult issue d'une famille qui comptait dans ses rangs, notaire, médecin, négociants. Deux des filles Souron se marieront à deux frères Stéphan, Louis et Jean. Nicolas Copias 16 ans, seul valet, quittera bientôt Rufoligou et après un périple dans le pays Bigouden, en passant par Plobannalec et Trévars, reviendra vers 1880 au Guilvinec.

Dans la petite ferme voisine de Lanvar, vivaient deux ménages de journaliers; celui de Jean Jaouen 38 ans, marié à Jeanne Berrou de 10 ans son aînée et celui de Michel Monfort.

### PORIGUÉNOR

La ferme est encore visible aujourd'hui, incluse peu à peu dans le paysage urbain.

Le domanier Etienne Courtès, veuf de 60 ans en 1840, exploitait avec ses fils les 7,5 ha des terres de Dlle de Derval. Seule famille Courtès du voisinage, elle devait occuper la ferme depuis déjà longtemps car l'aïeul y naquit en 1780.

Les enfants étaient très nombreux. Etienne avait déjà casé les filles aînées, mariées à Nicolas Le Brun, Jos Berrou et Corentin Bleïs. Restaient 7 fils! Yves s'engagea dans l'armée et ne revint plus. L'aîné Corentin, marié à Jeanne Cosquer devint le chef de l'exploitation car de plus en plus Etienne perdait la vue jusqu'à devenir totalement aveugle. Noël et Henri furent placés en apprentissage dans un atelier de tailleur d'habits.

La ferme avait tout de même deux domestiques, Pierre Le Goff et Catherine Cosquer qui prit le nom Courtès en épousant l'un des fils. Dix ans plus tard, Corentin sera à son tour à la tête d'une belle famille d'une dizaine d'enfants. Noël le fils du tailleur deviendra le premier marin de la lignée.

En 1881, huit grandes familles de Courtès habiteront au Guilvinec, toutes issues du même tronc commun. Trois d'entre elles vivront encore de l'agriculture à Kerfriant. La ferme de Poriguénor avait passé en 1852 aux mains de Pascal Palud.

### KERFRIANT

Le hameau comprenait 8 maisons séparées du Guilvinec par la palue et un champ de dunes. Village d'Arvor, tourné vers la mer, les petites fermes n'y étaient exploitables que parce que les tenanciers exerçaient d'autres professions.

### FAMILLE BERROU

En 1840, au moins 4 ménages Berrou vivaient déjà sur le territoire du futur Guilvinec. A Kerfriant, la veuve de Jean Berrou née Jeanne Pourlaouen, à plus de 70 ans venait de faire reconstruire sa maison sur les terres d'Yves Durand, ancien maire de Plomeur. Domanière de moins d'un hectare, elle n'avait en propriété personnelle, outre la chaumière toute neuve, qu'une seule parcelle de 230 m<sup>2</sup> au méjou Veil.

Pourtant l'ancienneté de la famille était attestée bien avant la Révolution à Kerléguer. L'aïeul Joseph Berrou avait épousé en 1754 Catherine Tanneau de Kervénec. Presque toutes les branches des Berrou du Guilvinec sont issues de cet ancêtre.

Le fils aîné Jean, marié à Marguerite Coupa en 1785, connut une mésaventure exceptionnelle. Alors qu'un enfant était né deux ans plus tard, une bonne âme s'aperçut que les deux époux étaient cousins! Ce qui entachait, selon l'église, le mariage de nullité. Personne n'avait songé à demander la dispense de consanguinité "de quartum ad quartum gradum in contractio" (en clair, cousins issus de germains).

En 1788, "le prétendu mariage de 1785" célébré en l'église paroissiale de Plomeur, fut réhabilité par J. Le Merdy prêtre, après les trois bans, en la chapelle de Saint-Trémeur et l'enfant dut être reconnu une seconde fois.

Une autre négligence, mais cette fois au nom de la loi civile fut faite par le frère cadet Jean Joseph, marié à Jeanne Poullélaouen en 1791, déjà citée. Leur fils Jean Jos, également, né le 4 avril 1803 ne fut inscrit sur aucun des registres de la mairie. A une époque où il n'y avait, ni allocation familiale, ni concours des bourses, on ne s'aperçut de l'oubli que lors de la publication des bans pour son mariage avec Isabelle Tanniou en 1831. Il ne restait d'autre moyen d'y suppléer que la preuve testimoniale. Deux témoins, Jacques Le Cleac'h et Jean Trébern déposèrent, affirmant que Jean Joseph Berrou était bien né!

Le couple emménagea à Lohan chez les Le Brun. Isabelle Tanniou dut faire bien des économies car les époux purent acheter à Daoulas Y. une vaste parcelle du Méjou Bihan le long de la voie qui conduisait du Guilvinec à Plomeur. Entre le village d'en haut et Ruhaor, ils feront construire successivement 4 chaumières accolées de 1846 à 1852. Cet ensemble, constitué des toutes premières maisons neuves du Guilvinec, allaient vite devenir la "Caserne" des douaniers enfin logés selon leur rang.

Jean Berrou ne s'arrêtera pas là dans ses placements immobiliers. Avec ses compères Jean Cleac'h, Pierre Leroux, tous trois co-proprétaires du "Parc an Elgo", il participera à l'édification du nouveau Guilvinec en y construisant après 1860, quatre maisons à étage.

A Kerfriant, dans la maison familiale demeurait toujours le frère Joseph et tout à côté, le cousin au même prénom, tous deux marins pêcheurs. Le fils de Joseph le vieux connaîtra un sort tragique en 1855. Il mourra à l'hôpital militaire de Toulon au cours de son service. On ne le saura que deux



LA BRETAGNE

892. GUILVINEC – Le manoir de Kergos

Le manoir de Kergoz - cf dans "Ar Gelveneg" n° 2 de 85, une vue du moulin de Kergoz (p. 20).

(Photo L. CARVAL)

ans plus tard à Kerfriant en raison d'une nouvelle erreur de transcription vers Penmarc'h, due à une confusion dans les prénoms!

Jacques Pochet, cultivateur et son épouse Anne Lous-souarn y apparaîtront vers 1845.

### FAMILLE JAOUEN

Jean Jaouen, ancien journalier et ancien garde-chasse montrait bien la différence qu'il existait alors entre les pêcheurs qui touchaient leur retraite et ceux qui n'avaient rien. Agé de 72 ans, mais père de jeunes enfants à la suite d'un remariage, l'ancêtre des Jaouen, devenu aveugle connaissait une vieille-misérable. D'autant plus que son fils Henri venait de décéder laissant une veuve, Marie-Anne Coupa et trois enfants trop jeunes encore pour gagner leur vie. Henri, 12 ans en 1840 s'embarquera bientôt à la pêche comme son père.

On a vu qu'un autre fils Jacques, était cultivateur à Lanvar et que Jean, marié à une fille Le Bleys travaillait à la ferme de son père.

Kerfriant connaissait à cette époque de nombreux passages de ménages qui changeaient souvent de domicile. Parmi eux,

- Pierre Penven, 68 ans, y exerçait la profession de tonnelier. Son fils Pierre, tonnelier également quitta Kerfriant pour Treffiat, revenant plus tard à la mort du père;

- Jean Le Bren, garde champêtre ou garde-chasse, chiffonnier à ses heures, Corentin L'Helgouac'h tisserand.

Au cours des années passées, Laurent Volant, Vincent Le Gloanec, natif de Pluguffan y habitèrent comme Pierre Le Cossec soldat retraité des guerres napoléoniennes devenu lui aussi garde champêtre.

### KERLEGUER

Autour des grands rochers sculptés par l'érosion, quatre maisons formaient le village de Kerléguer.

Nous y avons déjà situé Joseph Le Cleac'h, marin retraité. Sans enfant, le ménage avait recueilli Anne Tanneau et son fils Jacques leurs cousins. Y demeurait également Marguerite Berrou veuve Tirilly dont l'une des filles, Urbane épousa Paul Stéphan, journalier. Après un passage à la ferme du Château de Kergoz, Paul, à plus de 35 ans s'embarqua à la pêche et revint vivre à Kerléguer.

Corentine Guichaoua, la sœur des tailleurs de Ruhaor, fit la connaissance d'un de leurs compagnons de métier, Jean Stéphan. Le ménage vint habiter quelque temps à Kerléguer, mais à plus de 40 ans, Jean changera de profession, s'engageant aussi à la pêche, imité par son fils Tudy qui hélas disparaîtra dans le naufrage de la Marie-Urbane.

Jean Guéguen, marin de 50 ans, occupait à Kerléguer la maison familiale de Joseph Berrou dont il avait épousé l'une des filles. Il ne semble pas que ce Guéguen soit de la même lignée que le domanier du lieu du Rousseau venu de Treffiat. Était-ce un parent nommé Louis, qui décéda en 1841 à 61 ans aux hôpitaux de la marine à Brest? Originaire de la commune de Plomeur, il descendait d'Yves Guéguen.

**KERVENNEC**

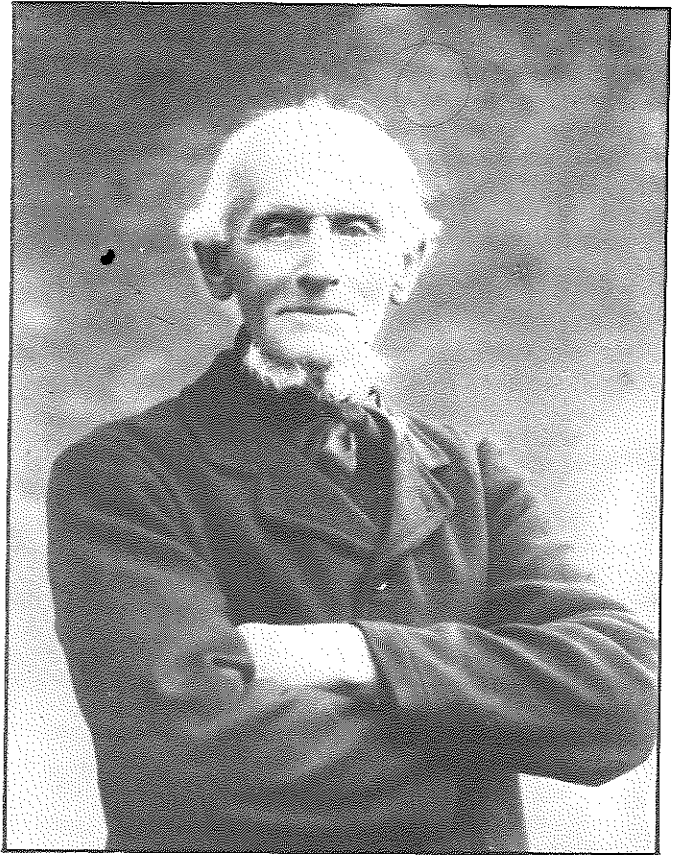
Kervennec formait un village important de 13 maisons et de 6 masures, possédant une large aire et un four commun. Certaines de ces maisons sont encore visibles aujourd'hui, submergées par la croissance urbaine. Il s'agissait de vraies fermes, mais en raison de l'insuffisance d'habitations au Guilvinec, Kervennec constituait un village relais accueillant les nouveaux venus, désireux de se rapprocher du port. Une population mixte y vivait donc, composée de cultivateurs, de marins et de quelques artisans.

**Noël Bargain** était l'un des fermiers les plus importants. Son gendre, Vincent Larnicol le secondait mais bientôt, il laissera la succession au fils aîné Jean Bargain. L'effectif familial était complété par plusieurs domestiques dont Marie Buannic, Noël Tanneau valet de 13 ans et Sébastien Le Roi, journalier.

Yves Coupa exploitait la ferme de son beau père Jacques Trébern récemment décédé. Trois domestiques travaillaient à son service, Hervé Trébern, Michel Coupa valets, et Jeanne Dréo.

Autre vrai cultivateur, Pierre L'Hénoret à la famille très nombreuse.

Les autres paysans de Kervennec, Jean Buannic, Pierre Alain, Michel Le Pape et son épouse Jeanne Gadoné étaient plutôt des journaliers. Ils avaient remplacé récemment Jean Gloanec, Noël Cosquer, Ambroise Durand et Louis Ansqer partis à la Saint-Michel vers d'autres cieux.



Joseph l'Hénoret à 82 ans en 1917, il vivait à Kervennec en 1840 (décédé en 1932 à l'âge de 97 ans).



Une ferme au Guilvinec.

(Photo L. CARVAL)

## NOTRE HISTOIRE LOCALE

Yves Le Run possédait un atelier assez important où défilaient apprentis et garçons comme Jacques Biger, Jean Coïc fils de Jacques de Ruhaor. Jean Le Bec avait fait mieux. Il s'était marié avec la fille de son patron Tudyne, elle-même tailleur. La clientèle locale n'étant pas suffisante, les Le Run se déplaçaient de ferme en ferme cousant et réparant sur place, nourris pour la journée en plus de leur rétribution, donnant les nouvelles des villages, jouant les basvalan (faiseurs de mariages).

De l'union de Jean et de Tudyne naîtront beaucoup d'enfants. Tous les garçons feront leur apprentissage de tailleur mais bientôt seront attirés par la mer et deviendront pêcheurs. Une grande partie des Le Bec du Guilvinec descendent du tailleur et de la tailleuse de Kervenec.

Deux marins habitaient Kervenec, Jean-Guillaume Scoarnec et Sébastien Berrou. Sébastien et son épouse M.L. Nédélec avaient accueilli pour un temps, un petit neveu de 5 ans né à Lesplomeur, Joseph L'Hénoret. Ce petit bonhomme vivra 97 ans et aura près de 20 enfants de deux lits. L'une de ses dernières filles, Mme Pochet Sébastien de Léchiagat vient de s'éteindre en février 1986 à près de 95 ans. En deux générations on pouvait hier remonter par le souvenir, au temps où le village du Guilvinec n'avait que 72 âmes.

Ajoutons pour faire le tour complet du territoire de la future commune, qu'à Prat-an-Ilis, près de la Chapelle de Saint-Trémeur, vivaient le fermier Jean Tanneau et le tisserand Sébastien Biger et qu'au moulin à mer, Jacques Le Run meunier, actionnait deux fois par jour les vannes de l'étang.

Malgré le petit nombre d'habitants en 1840, 72 pour Le Guilvinec proprement dit et 340 pour l'ensemble du territoire de la future commune, notre étude a permis de remonter aux sources de bien des familles d'aujourd'hui. Dans le but d'éviter la consanguinité, un certain brassage existait déjà et seuls quelques Guilvinistes voient leurs racines plonger profondément de plusieurs siècles entre Los-an-dro et Saint-Trémeur.

D'autres ne se retrouveront pas dans ce recensement comme les Larzul, les Primot, Garo, Le Moigne, Le Faou, etc. Ils ne sont peut-être pas très loin. Leurs ancêtres pouvaient faire la pêche à Lesconil ou à Penmarc'h, travailler durement la terre au fin fond de Plovan ou de Tréguennec, cercler des tonneaux à Plonéour ou encore, dans leur atelier de Plomeur, coudre et broder gilets et chupens. Mais peut-être peuvent-ils remonter par les femmes à ces pionniers qu'étaient les Guilvinistes de 1840 et chacun sait que le Pays Bigouden vivait sous le régime familial du "matriarcat"...



(1) Voir Y. Tanneau **Cap sur Le Guilvinec** (Cahiers de l'Iroise avril 1967).

(2) **Les Pêcheurs de l'An II**, Serge Duigou (éditions Ressac).

(3) Alain Signor : **La Révolution à Pont-l'Abbé**.



"Ar Veil Vour" (Moulin en mer) vers 1910. La petite fermette existe encore aujourd'hui, restaurée dans sa configuration originale. On distingue nettement les vannes qui, à marée haute, empêchaient la mer d'inonder la vallée en amont du pont. Le pont marquait la limite des deux communes du Guilvinec et de Treffiatag.

(Photo L. CARVAL)